HAL
open science

Les jeunes filles des fronts pionniers amazoniens : “ passeuses ” du changement et négociatrices d’une nouvelle ruralité ?

Xavier Arnauld de Sartre

To cite this version:

Xavier Arnauld de Sartre. Les jeunes filles des fronts pionniers amazoniens : “ passeuses ” du changement et négociatrices d’une nouvelle ruralité ?. G. CAPRON, G. CORTES & H. GUETAT (Dir.), Liens et Lieux de la Mobilité. Ces autres territoires., Belin, Collection Mappemonde, pp.29-43, 2005. halshs-00004216

HAL Id: halshs-00004216

https://shs.hal.science/halshs-00004216

Submitted on 20 Jul 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les jeunes filles des fronts pionniers amazoniens : " passeuses " du changement et négociatrices de nouveaux rapports à la migration ?

Xavier Arnauld de Sartre
Attaché temporaire d'enseignement et de recherches
Laboratoire: UMR Dynamiques Rurales[1]
Université de Toulouse 2
5 allées Antonio Machado
31058 Toulouse Cedex 9
Tel : 33-5-61-50-37-05
Fax : 33-5-61-50-37-33
e-mail : xarnauld@univ-tlse2.fr

Introduction

Une des causes à la fois les plus importantes et les plus mal comprises de la déforestation en Amazonie Brésilienne tient aux migrations de ceux que l'on a pris l'habitude de désigner par l'expression " agriculteurs familiaux " : c'est en migrant que ces agriculteurs occupent, à la suite de colonisations impulsées par l'Etat ou sur les pistes tracées par des exploitants forestiers, des zones encore en forêt, qui deviennent alors des fronts pionniers. De même, c'est pour migrer vers de nouveaux fronts pionniers que ces agriculteurs quittent, quelques années plus tard (de 5 à 30 ans selon les types d'agriculteurs), les fronts pionniers devenus anciens. Ils revendent alors leurs terres au plus offrant, souvent un grand propriétaire terrien, qui les incorpore dans de grandes exploitations d'élevage extensif.

Les migrations sont étonnantes en ceci qu'elles apparaissent à l'observateur comme ayant un coût social très élevé. En effet, elles amènent les agriculteurs dans des zones de colonisation nouvelle, éloignées des axes de communications et des villes, dans lesquelles ils vivent isolés des marchés et des services sociaux minimums tels que ceux d'éducation et de santé. Or, en dépit de ces difficultés, les agriculteurs continuent de migrer. La caractérisation des migrations en termes de " coût " invite, tout naturellement, à dire que les agriculteurs migrent parce qu'ils y ont intérêt, c'est-à-dire parce que les bénéfices qu'ils attendent d'une migration sont supérieurs à ce coût. Pourtant, l'application de tels concepts, directement hérités d'une conception très économiste des sciences sociales, ne nous semble pas pouvoir se faire sans examen préalable du sens que prend la migration pour les agriculteurs familiaux. En effet, la migration s'inscrit souvent dans la reproduction d'un mode de vie paysan, et n'est dès lors pas détachée de ce mode de vie. Or cette imbrication de sens est actuellement en phase d'être remise en question par la nouvelle génération d'agriculteurs, ce qui nous semble révélateur de nouveaux rapports à la migration des agriculteurs familiaux.

Les jeunes sont, dans une société paysanne localement qualifiée de " patriarcale ", les plus à la marge. On observe très clairement des changements profonds de la place des jeunes dans la famille : ceux-ci, et en particulier les jeunes filles, grandes perdantes du système patriarcal, renégocient leurs rapports au " patriarcalisme ". Cette renégociation est à l'origine d'un nouveau rapport à la migration des agriculteurs familiaux, constituant ce que Christophe Albaladejo qualifie " d'innovations discrètes " (Albaladejo, 2002), - innovations qui, si elles sont appuyées, peuvent devenir importantes pour l'avenir de la région : c'est de ce type d'innovation que nous semblent porteuses les filles d'agriculteurs d'un front pionnier amazonien.

---

[1] Recherche réalisée dans le cadre de la Zone Atelier Amazonie "Pour une co-évolution de l'agriculture familiale avec son environnement : études de sites et analyses d'expériences" financée par le CNRS Programme Environnement-Vie et Société, et réalisée en coopération avec la Universidade Federal do Pará, Centro Agropecuário, Núcleo de Estudos Integrados Sobre a Agricultura Familiar. Stage doctoral réalisé au sein du laboratoire SICOMOR, Institut National de la Recherche Agronomique, Département Systèmes Agraires et Développement.

Migrations paysannes et avancées des fronts pionniers

L'actualité de l'enjeu des migrations dans les fronts pionniers amazoniens peut-être appréhendée à partir de l'analyse des problématiques du développement durable telles qu'elles sont posées dans un front pionnier particulier, le front pionnier de la Transamazonienne. Ce front pionnier, emblématique de la colonisation de l'Amazonie, a été implanté par l'Etat Brésilien au début des années 1970 le long de 500 kilomètres de la route Transamazonienne, dans la région d'Altamira (carte 1). C'est là que l'Etat a donné aux agriculteurs désireux d'avoir une terre des lots de 100 hectares sur lesquels ils ont pu développer une exploitation agricole. Bien que l'Etat ait rapidement cessé d'aider les agriculteurs désireux d'obtenir une terre, ceux-ci ont continué d'affluer tout au long des années 1980 et 1990, s'éloignant chaque année un peu plus de la route Transamazonienne et des petites villes qui la jalonnent pour s'enfoncer dans la forêt le long d'axes de colonisation. Or, on a constaté que le désir d'accès à la terre des agriculteurs n'impliquait pas leur stabilisation, et que parmi les candidats à une terre dans une zone de colonisation nouvelle se trouvaient des agriculteurs qui avaient exploité, souvent avec un relatif succès, une terre dans une zone de colonisation ouverte à la colonisation quelques dizaines d'années plus tôt.

La carte 2 permet de faire le lien entre migrations des agriculteurs familiaux et histoire des fronts pionniers : nous y avons reporté les itinéraires migratoires de trois familles d'agriculteurs rencontrées dans le front pionnier de la Transamazonienne. Ces trois familles ont des itinéraires représentatifs de ceux de plus des deux tiers des 86 familles qui composent notre échantillon (Arnauld de Sartre, 2003 a) : s'agissant de récits oraux, nous n'avons pas pu remonter dans le temps au-delà des migrations des parents des agriculteurs rencontrés, ce qui fait commencer la première migration représentée ici aux années 1920 ; mais rien n'interdit de penser que les ancêtres de ces agriculteurs aient eux-aussi eu de longs itinéraires migratoires (on sait que, dans le cas de migrants venants de l'Europe, les itinéraires migratoires des familles sont très anciens, remontant au moins au milieu du XIXème siècle, lorsque ces familles ont traversé l'atlantique pour venir s'installer au Brésil).

Cette carte amène à inscrire les migrations observées dans un front pionnier particulier dans des itinéraires bien plus vastes que l'on peut mettre en rapport avec l'histoire de l'occupation de l'espace au Brésil : si on compare la carte que nous avons réalisée avec celles de Martine Droulers (2001) sur l'histoire des fronts pionniers au Brésil, on constate que les étapes de ces itinéraires migratoires sont à chaque fois des fronts pionniers. Ce sont ces migrations qui posent problème : en effet, elles amènent à chaque fois les agriculteurs à accepter des conditions de vie extrêmement difficiles. Il faut se représenter ce que peut être l'installation dans une zone encore entièrement en forêt, éloignée de toute ville et accessible par un simple chemin de terre, impraticable lorsque la terre devient boue en hiver, où il n'existe pas d'école pour les enfants, pas d'hôpitaux ni dispensaires, où la commercialisation des produits se heurte à l'absence de marché local et à la difficulté de transporter les marchandises… or, ces conditions de vie extrêmement difficiles, la plupart des agriculteurs que nous avons rencontrés se les imposent à intervalles réguliers.

Cette distance entre ce qui semble être l'intérêt des agriculteurs - se stabiliser - et leur propension à migrer n'a pas manqué d'interroger les chercheurs, d'autant qu'elle pose problème tant du point de vue du développement durable que de celui de la lutte sociale au Brésil : en effet, elle se traduit par une concentration des terres dans les mains de quelques propriétaires dans les zones de colonisation anciennes, reproduisant ainsi les inégalités foncières caractéristiques du Brésil ; et par une avancée de la colonisation de la forêt amazonienne, avec tous les problèmes écologiques et humains que cela implique.

Deux types de théorie expliquent ces migrations : les premières, d'inspiration marxiste, prennent comme base les rapports sociaux de classe défavorables aux " petits agriculteurs ", qui se trouvent contraints (au besoin par l'usage de la force ou le détournement de la loi) par les " grands propriétaires " (fazendeiros) de laisser leurs terres défrichées pour que ces derniers puissent y pratiquer de l'élevage extensif. Le second type de théorie considère que le départ de ceux qu'ils appellent des " agriculteurs familiaux " constitue en fait une stratégie adaptée au contexte local de reproduction des exploitations et de réalisation d'une rente foncière : en effet, la terre est très bon marché en zone de colonisation nouvelle et très chère en zone de colonisation ancienne, et ce à cause de la pression foncière exercée par les grands propriétaires. A cela, il faut ajouter le fait que les agriculteurs utilisent des techniques agricoles très consommatrices d'espace, qui font que leurs lots une fois déboisés sont transformés en pâturages peu fertiles (donc moins propices à l'agriculture que des lots encore en forêt) mais très recherchés par les propriétaires terriens soucieux de développer l'élevage extensif. Dès lors, la migration apparaît comme un moyen de réaliser une rente foncière tout en reproduisant l'exploitation agricole.

Cette dichotomie entre approches libérale et marxiste est classique dans le champ des études des paysans latino-américains (Brass, 2002), mais elle révèle surtout une conception différente de l'individu qui est au cœur

des analyses. En effet, si le deuxième type d'explication complète utilement les théories marxistes en mettant en évidence une pression surtout économique de la part des grands propriétaires, elle fait de la migration un choix conscient, qui vise à privilégier la réalisation d'une rente foncière par rapport à un minimum de confort de vie ; alors que la première fait surtout de lui un agent victime de rapports sociaux qui le dépassent. La théorie libérale amène à considérer que les agriculteurs migrent par " intérêt ", que les bénéfices attendus d'une migration sont supérieurs à ses coûts : l'agriculteur est dans ce cas vu comme un acteur qui a des objectifs et des stratégies économiquement rationnels ; d'où l'évaluation de la migration en termes de coûts / bénéfices.

Si la perspective de faire des acteurs des sujets actifs est intéressante, il est cependant difficile de ne considérer les agriculteurs qu'à partir d'une logique de rationalité économique. Ce type d'approche a, dans le cadre de sociétés paysannes complexes, l'inconvénient de réduire grandement la diversité socio-culturelle des agriculteurs (Martins, 2002). Nous avons alors fait le choix de rechercher les " logiques sociales typiques " (Weber, 1921) qui sont développées dans les récits biographiques et peuvent, s'ils sont analysés avec une méthode appropriée (Demazière et Dubar, 1997), rendre compte des principes qui mènent à ces itinéraires migratoires.

Cela nous a permis de montrer que l'application de telles conceptions aux pratiques de paysans ne peut se faire sans précautions (Arnauld de Sartre, 2003 a). On constate bien, dans certains cas, que ce sont des comportements spéculatifs qui dirigent les actions des agriculteurs. Mais ces spéculateurs ont un profil très particulier et un passé migratoire différent de ceux que nous avons étudiés plus haut : ils alternent séjours en ville, travail dans les mines d'or et spéculation foncière dans les fronts pionniers, passant, selon les vicissitudes du temps, d'une activité à l'autre en fonction du bénéfice qu'ils peuvent en attendre. Aux côtés de ces spéculateurs, d'autres agriculteurs, qui ont auprès d'eux une grande famille et ont connu les itinéraires migratoires étudiés plus haut, agissent selon des motifs familiaux qui renvoient à un mode de vie paysan.

La famille est l'entité à partir de laquelle les stratégies de ces agriculteurs sont définies, à la reproduction de laquelle l'exploitation agricole doit servir : cela rattache ces agriculteurs à un idéal-type paysan. Or, les dynamiques de reproduction des familles paysannes ne sont jamais aussi visibles qu'au moment où les enfants arrivent à l'âge adulte et qu'il s'agit de leur trouver une situation. Dans le cas des agriculteurs auprès desquels nous avons travaillé, cette situation doit souvent répondre à trois exigences : les enfants doivent être agriculteurs indépendants, vivre proches de leurs parents et les aider sur l'exploitation agricole. La réalisation de ces objectifs nécessite que les enfants aient une terre à proximité de celle de leurs parents : quand les familles sont nombreuses, comme c'est le cas chez les paysans amazoniens (les familles de notre échantillon ont entre 6 et 16 enfants), cela se traduit par la mise en place de véritables Unités Spatio Familiales (Albaladejo, 2003) coordonnées depuis le lot du père de famille. Mais l'achat du nombre de lots suffisants à la réalisation de telles unités nécessite, dans le contexte foncier des fronts pionniers, soit un très fort apport en capital, impossible pour la plupart des familles, soit une migration vers un nouveau front pionnier, où la terre est bien meilleur marché.

La migration est alors, dans ces cas là, un outil de la reproduction sociale des familles paysannes ; ce qui explique que, dans le cas des itinéraires migratoires des agriculteurs que nous avons étudiés ci-dessus, les migrations soient décidées au moment de l'arrivée à l'âge adulte des enfants, soit tous les 20 ou 30 ans. Les agriculteurs migrent donc non pas à la suite de l'évaluation de l'intérêt que pourrait leur apporter une migration par rapport à son coût, mais pour reproduire un mode de vie paysan. Cette différence est essentielle en ceci qu'elle amène à relativiser la notion " d'intérêt " : celle-ci n'est plus calculable par une équation coût-bénéfice, mais est compréhensible en fonction du contexte social dans lequel elle se développe. Or, dans le cas présent, il s'agit surtout d'un intérêt qui doit être compris à partir d'objectifs communautaires de type paysan, et non capitalistes. Mais le contexte social dans lequel évoluent les paysans amazoniens est en train de changer actuellement sous la pression des jeunes filles, ce qui amène à percevoir la migration d'un autre point de vue et à la remettre profondément en question.

Refus d'un mode de vie communautaire et aspirations sociétaires : les jeunes filles comme passeuses du changement social

Les entretiens que nous avons réalisés avec les chefs de famille montraient que la situation désirée pour les enfants était justifiée par référence à une " tradition " immanente aux agriculteurs à laquelle les enfants devraient se conformer. On peut, sans se prononcer sur la profondeur historique de cette " tradition ", rattacher cette manière de justifier leurs pratiques de reproduction sociale à une " logique sociale typique traditionnelle " (Weber, 1921). Cette logique renvoie, dans le cadre d'une agriculture paysanne, à une configuration sociale typique communautaire selon laquelle les enfants sont pensés non pas en tant qu'individus, mais en tant que

membres d'une communauté, en l'occurrence la famille : c'est pour assurer la reproduction sociale de la famille que la migration est nécessaire, et amène à en négliger les " coûts ".

On peut, pour comprendre comment les jeunes se situent par rapport à cette logique traditionnelle, essayer de comprendre selon quelles logiques ils justifient leurs actions : une rupture affirmée par rapport à la tradition et la mise en place d'autres logiques seraient suivies de rapports à la migration différents. Il faut, pour identifier cette rupture, réaliser avec eux des entretiens similaires à ceux que nous avons réalisés avec leurs parents, entretiens dont le but est de comprendre selon quelle logique sociale typique ils justifient leurs actions.

Le cas des jeunes filles amazoniennes dans l'enquête sur les jeunes du front pionnier

Nous avons réalisé des entretiens biographiques avec cinquante jeunes agriculteurs (âgés entre 18 et 35 ans, mariés et / ou non scolarisés). Sur ces cinquante entretiens, seize ont été réalisés avec des jeunes filles. Or, les entretiens avec les filles se sont révélés, dès leur réalisation, les plus singuliers : près d'un entretien avec les filles sur deux s'est terminé par des pleurs de la jeune fille. La fréquence de ce phénomène en faisait autre chose que de simples incidents : la plupart des jeunes filles décrivaient une situation difficile, dans laquelle elles souffraient du décalage qu'il y a entre leurs aspirations et les situations qu'elles vivent. Ne disposant pas d'associations de soutien pouvant prendre en charge ces jeunes filles afin de leur fournir une aide, nous avons décidé d'arrêter de mener les entretiens avec elles.

Cette première analyse menée sur le terrain s'est trouvée confirmée par l'analyse des entretiens : la méthode de l'analyse de discours que nous avons suivie est fondée sur la mise en évidence d'oppositions fondamentales structurant les discours ; on peut hiérarchiser ces oppositions pour voir comment elles organisent les discours, et comparer sur cette base les différents discours entre eux. Les principales oppositions de sens, qui rendent compte de la manière dont les actions sont justifiées, permettent de mettre en évidence des logiques sociales typiques caractéristiques des discours.

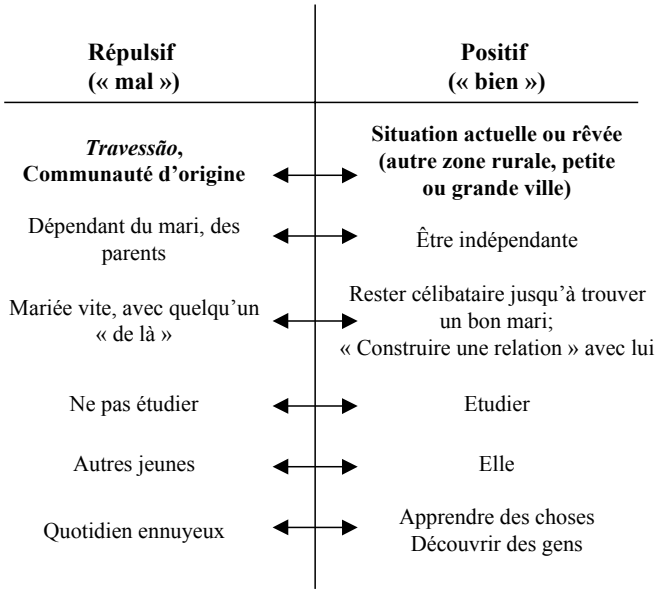
On peut, pour les entretiens des garçons, distinguer trois types de discours : ceux qui sont justifiés en fonction d'une logique sociale de type traditionnelle, donc très proches de ceux des parents ; ceux qui le sont en fonction d'une logique axiologique, et où les jeunes justifient leurs actions par attachement à un territoire ou par rapport à leur famille nucléaire ; et ceux qui le sont en fonction d'une logique économiquement rationnelle, dont le but est de permettre l'enrichissement de la famille. Dans les deux derniers cas, ces logiques sociales impliquent une rupture par rapport aux objectifs des parents ; si cette rupture n'est pas annoncée de prime abord, elle reste la conséquence inévitable des actions des jeunes agriculteurs.

Les discours des jeunes filles peuvent aussi être classés en trois catégories : les deux premières catégories de discours de garçons se retrouvent chez les jeunes filles, mais un troisième type de discours remplace les discours économiquement rationnels : il s'agit de discours violemment anti-traditionnels, posant comme nécessaire une rupture non seulement par rapport aux parents ou au mari, mais aussi par rapport au mode de vie paysan. Or cette remise en question radicale concerne la moitié des jeunes filles de notre échantillon. Le discours suivant reprend quelques-uns des éléments caractéristiques de ces discours de rupture :

> *" Maria : Toute jeune j'avais cette attente, et je n'ai pas pensé à me marier jeune, et je ne cherchais pas beaucoup à avoir des petits amis, je ne voulais pas, en vérité, me fixer là-bas ni construire une famille avec les garçons de là-bas. Je pensais donc que c'était une toute petite ville, tout le monde se connaissait et on avait une relation de camaraderie, en fait, je n'avais aucune attente dans ce lieu. On ne peut pas y travailler, sauf pour être professeur, et il n'y a rien, même pas un cours de dactylographie, donc on ne peut penser à rien, même pas penser à faire de l'anglais, même pas de l'informatique, il n'y a même pas d'électricité. Mais c'était un coin tranquille et j'y ai été très heureuse, parce qu'il y avait tout ce côté de l'amitié, de connaître tout le monde, d'avoir des amis. Aller à l'église tous les dimanches, tout ça. Mais toujours je sentais ce besoin de suivre des cours, de faire d'autres choses, de ne pas voir les jours se répéter, toujours, toujours, toujours… se diriger vers un mariage, pour avoir des enfants, cela en vrai n'était pas une chose qui me satisfaisait. Et bon, je pense que mes frères qui vivent là ne sont pas moins heureux que moi, peut-être même plus heureux. Parce qu'en fait c'est cela qu'ils cherchaient (…). Les jours passaient et je n'arrivais pas à en tirer quelque chose. Je ne sais pas, je savais tout y faire et il n'y avait pas d'activité que je ne savais pas faire. Je n'allais plus rien y apprendre, j'avais déjà appris, je savais déjà comment faire un potager, comment cultiver les plantes, [laver le linge], et je n'allais rien apprendre d'autre. (…) Je savais déjà l'heure à laquelle je devais me réveiller, je devais prendre le repas de midi, je devais dormir. C'est un lieu où il n'y avait rien de très intéressant. "*

Ce discours montre que la plupart des choix d'une jeune fille, Maria, ont été fait par refus d'un mode de vie qu'elle qualifie de monotone, fondé autour de la famille inscrite dans une communauté particulière ; elle y oppose une vie où l'imprévu joue un rôle, où elle peut étudier. D'une manière plus générale, on peut représenter les oppositions qui structurent l'ensemble des discours de ces jeunes filles à partir du schéma suivant :

Schéma 1. Schème commun des discours des jeunes filles en rupture avec leur communauté

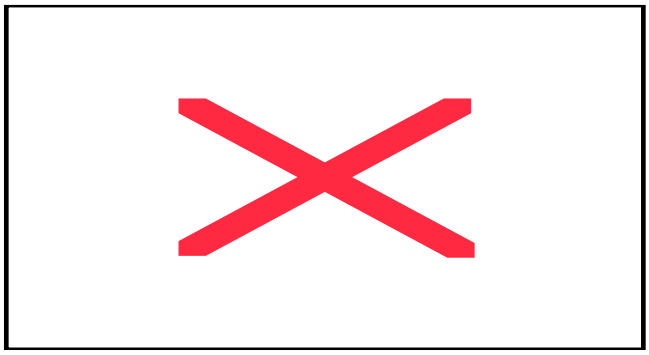


Les thèmes représentés dans ce schéma se retrouvent dans l'ensemble des discours, mais associés à des qualificatifs positifs ou négatifs ; chez deux jeunes filles, anciens membres (actuellement en rupture) d'un mouvement pentecôtiste, les deux termes repris pour qualifier ces deux alternatives sont ceux du " bien " et du " mal ". L'opposition fondamentale pour ces jeunes filles est celle qui oppose la communauté d'origine à la situation actuelle ou rêvée ; ce qui nous fait qualifier leur logique sociale d'anti-traditionnelle, renvoyant à une forme sociale anti-communautaire. On peut qualifier ce caractère " anti " à partir de ce à quoi elles aspirent : être indépendante, étudier, découvrir des choses et construire une relation avec un mari ; tous ces éléments renvoient à une configuration sociale typique sociétaire (Dubar, 2001).

Au côté de ces jeunes filles en rupture aussi bien contre leur mari (lorsqu'il est d'un travessão) que contre leurs parents et leur communauté d'origine, d'autres apparaissent bien plus proches des jeunes garçons. Trois de celles que nous avons rencontrées acceptent, semble-t-il sans mal, la condition que les jeunes filles en rupture fuient : elles disent s'occuper de leurs enfants, de la maison, et ne comprennent pas bien ce qu'il peut y avoir de si intéressant dans leur vie pour qu'on veuille les enregistrer.

Les quatre dernières filles de notre échantillon semblent entre ces deux extrêmes : sans rupture apparente ni conflit ouvert, elles argumentent aussi selon un système d'opposition qui les conduit à refuser la place de la femme dans la famille paysanne. On peut représenter le schème commun de leur discours de la façon suivante :

Schéma 2. Schème commun des discours des jeunes filles négociant une place dans leur couple



Ce schéma illustre le fait que les femmes de ce type veulent pouvoir participer au travail dans le lot, et refusent en tous cas la distinction homme / femme que Raul Afrânio Garcia (1983) considérait comme caractéristique de l'agriculture paysanne brésilienne. Ce refus d'une place préassignée se confirme lorsqu'elles disent vouloir peu d'enfants afin de pouvoir les faire étudier. Ces changements, fondamentaux nous le verrons, se font en accord avec leur mari, qui leur reconnaît la place qu'elles souhaitent : elles mettent toutes en avant la bonne entente avec leur mari, à la différence des autres jeunes filles qui, elles, disent avoir un mauvais mari.

De fait, les maris de ces jeunes filles, que nous avons aussi rencontrés, ne fonctionnaient pas selon des logiques traditionnelles, à la différence de ceux des jeunes filles en rupture que nous avons décrits plus haut. Or, nous allons voir que dans les deux cas de jeunes filles en rupture ouverte ou pas avec le mode de vie communautaire, la vie qu'elles revendiquent et les rapports de genre qui y sont associés amènent des changements fondamentaux dans le fonctionnement des migrations étudiées plus haut : les jeunes filles communautaires sont les seules à accepter une nouvelle migration, les autres jeunes filles s'y opposant farouchement. En effet, elles se réfèrent à des valeurs renvoyant à un système social non communautaire, et ne sont plus amenées à justifier la migration par une tradition. Dès lors, elles refusent une migration qui leur apparaît, cette fois, avoir des coûts trop élevés.

Rapports de genre et logiques migratoires paysannes

Les discours que tiennent les jeunes filles traduisent une modification du fonctionnement de la famille paysanne sur les fronts pionniers et, plus largement, des logiques migratoires de ces familles. En effet, en négociant leur place dans la famille, les jeunes filles remettent profondément en question les logiques migratoires mises en évidence plus haut. Les conséquences sur le front pionnier que peuvent avoir les changements apparus dans les discours des jeunes filles ne sont jamais plus visibles que lorsqu'elles s'opposent à leurs maris restés " traditionnels ". On voit clairement, dans ces cas, les changements en cours dans le front pionnier.

Le changement le plus évident est celui qui a trait à une migration vers un nouveau front pionnier. On a vu que la situation foncière à l'arrière des fronts pionniers rend nécessaire une telle migration pour qu'une famille obtienne de la terre où pratiquer l'agriculture. Mais ce type de migration est difficile ; dès lors, il est refusé par nombre de jeunes filles. C'est ce qui apparaît dans l'extrait d'entretien suivant :

> *" Enquêteur : Pourquoi voulais-tu te marier aussi vite ?*
>
> *" Roberto : C'est une chose que je ne sais pas expliquer, bon une des choses que je prétendais c'était m'établir ici, avoir une terre et construire quelque chose et moi seul, je savais que je n'allais pas réussir. J'avais un rêve, de me marier et de m'établir, je pensais que c'était le moment et que si quelqu'un, une personne que j'imaginais comme étant la personne idéale, une personne bonne, une personne très gentille, c'est ce que je pensais d'Ivanilde quand je l'ai vue, alors j'ai pensé que ce serait elle. (...) Je pensais que c'était la bonne personne pour construire quelque chose. Je pensais que c'était la première chose, après avoir acheté un lot, en même temps j'ai acheté un lot dans la vicinale, à 15 kilomètres, et j'ai eu l'idée de fou de vouloir aller là-bas, 15 kilomètres sans route, sans rien. Alors Sœur Dorothy a su que j'avais ce lot et ne m'a même pas laissé aller là-bas, elle m'a montré des choses que je ne voyais pas, la difficulté, ce qui allait arriver, l'isolement et comme j'étais déjà marié à l'époque ma femme m'a demandé le divorce, si je vais dans le lot j'y vais seul, alors seul je n'y suis pas allé.*
>
> *" Enquêteur : Ivanilde a dit ça?*
>
> *" Roberto : Elle a dit ça, on venait de se marier, ça faisait un mois qu'on était marié, j'avais acheté un lot et j'étais décidé, et quand tout était prêt pour aller dans le lot elle a dit : " Tu y vas seul, moi je vais rester ici, d'ici je ne retourne pas dans le travessão, je peux aller chez mes parents de nouveau, mais dans ton lot je n'y vais pas non ", et alors j'ai abandonné. "*

Cet extrait d'entretien fait apparaître deux choses essentielles pour notre propos : la première (début de l'extrait), c'est qu'il y a un lien étroit entre agriculture et mariage. Au moment où un jeune s'installe en agriculture, il pense à se marier : l'installation en agriculture est autant un acte familial qu'un acte économique. Les deux sphères sont liées entre elles, ce qui apparaît tout à fait normal quand on travaille avec des paysans : ceux-ci font du mariage l'acte permettant et symbolisant la reproduction sociale du groupe.

Mais ce qui est plus étonnant, c'est que, dans cet entretien, le fondement même de l'agriculture paysanne est mis en question par l'épouse : celle-ci a certes accepté de se marier, mais elle refuse ce qui était implicitement entendu dans ce mariage par son mari, à savoir la fondation d'une exploitation agricole loin d'une route. Cela se comprend compte tenu de ce que nous avons dit plus haut sur les discours des jeunes filles en rupture : pour

elles, aller au fond d'un travessão, c'est retourner dans les communautés qu'elles fuient. Alors que nous posions à l'épouse de Roberto la même question sur la rapidité de la décision du mariage, celle-ci nous a d'ailleurs expliqué s'être marié avec lui pour fuir sa communauté d'origine ; dès lors, partir vers une nouvelle communauté était pour elle impensable.

Or, cela est lourd de conséquences quant au fonctionnement de l'agriculture paysanne : nous avons vu que l'accès à la terre n'est possible, pour la plupart des agriculteurs, qu'au prix d'une migration vers les terres libres, donc éloignées de la route, en pleine forêt. Or, refuser d'aller dans une zone de colonisation nouvelle brise un des ressorts de reproduction à l'identique de ce groupe, l'obligeant alors à se modifier profondément. Ce phénomène avait déjà été décrit par Anne Le Borgne – David (1998), qui en faisait la conséquence d'une frustration des espérances de colons ; il nous apparaît ici que le phénomène est surtout d'aspirations sociales élevées de la part des jeunes, et qu'il peut faire, lorsqu'il y a désaccord entre l'époux et sa femme, l'objet de négociations au sein du couple.

Double activité et pluriactivité, conséquence des aspirations féminines ?

Lorsqu'un couple, comme celui que nous venons de citer, refuse une migration vers des terres libres, il se trouve placé devant trois possibilités : rester sur la terre des parents, partir comme salarié sur la " terre d'un autre " ou diversifier ses sources de revenus par un travail non agricole.

La première possibilité, rester sur la terre des parents, est difficile pour deux raisons : d'une part parce qu'il implique de rester sur des surfaces souvent trop petites pour permettre aux jeunes d'être agriculteurs à plein temps ; et d'autre part parce que, en restant chez leurs parents, les jeunes sont contraints d'accepter des formes de travail avec leur père qu'ils jugent à leur désavantage. Nous avons en effet montré que les relations de travail à l'intérieur de la famille étaient souvent au désavantage des enfants : ceux-ci, même mariés, se trouvaient placés dans une situation de dépendance à l'égard des parents qui leur " donnaient " de la terre, mais à qui ils " devaient " en échange du travail (Arnauld de Sartre, 2003 b). Or la fiction de réciprocité qui fondait cet échange de don / contre-don est brisée, et les jeunes considèrent que la relation est inégalitaire : dès lors, ils refusent de se retrouver dans une situation qui est trop nettement à leur désavantage, et préfèrent se tourner vers une des deux autres solutions.

Certains décident alors de vivre sur la terre d'un patron jusqu'à gagner une somme suffisante pour acheter une terre à eux. Mais la condition de salarié est assez difficile et souvent peu rentable, ce qui rend hypothétique l'achat d'une terre propre. Et surtout, cela soumet ces jeunes à l'autorité d'un patron, autorité que leurs parents avait refusée en partant vers un front pionnier (Le Borgne David, 1998) : cela explique les condamnations que font les parents de leurs enfants qui ont choisi le salariat. En effet, la condition de salarié contredit le principal argument mis en évidence par les paysans amazoniens pour qualifier la situation souhaitée pour les enfants : celle d'agriculteur propriétaire de sa terre, et donc relativement indépendant d'un patron. Dès lors, c'est un autre fondement de l'agriculture paysanne que le refus de la migration ébranle : celui de la condition même d'exercice de l'activité agricole.

Si les jeunes n'optent pour aucune des deux solutions précédentes, il leur reste une dernière solution, que l'on voit se développer avec force : la diversification des sources de revenus par le recours à la double et à la pluriactivité. Les hommes multiplient leurs activités : sur les 36 jeunes garçons que nous avons rencontrés, 23 ont eu ou ont actuellement une activité non-agricole, alors que 8 ont toujours été uniquement agriculteurs et que 5 ne sont encore que des jeunes célibataires n'ayant pas quitté leurs parents. Bien que ces chiffres soient peu représentatifs de l'ensemble des jeunes, ils ont été obtenus suite à un échantillonnage aléatoire et révèlent l'importance des changements en cours dans le front pionnier. Un nombre important de métiers non-agricoles sont actuellement réalisés par les jeunes dans l'ancien front pionnier : employé des différentes firmes qui nécessitent de la main d'œuvre en abondance pour des travaux publics, employé des scieries, employé des exploitants de bois, charpentier, maçon, commerçant, chauffeur, agent de santé, etc. Si certains de ces métiers sont anciens et existaient dès le début du front pionnier, d'autres ont surgi récemment et sont saisis par les jeunes pour se stabiliser en arrière des fronts pionniers sans se paupériser : cela n'induit pas nécessairement un exode agricole, mais la multiplication des sources de revenus, fait que ces fronts pionniers ne sont plus seulement agricoles. Dès lors, non seulement le refus de la migration implique que l'agriculture n'est plus seulement une activité familiale, mais il implique une modification de la manière même de pratiquer l'agriculture et un éloignement progressif des sources de financement agricoles.

La double activité consiste à trouver un emploi salarié à l'épouse qui fournisse une source de revenus régulière au couple. C'est ce qui s'est passé dans le couple de Roberto et Ivanilde, où cette dernière occupe un

emploi d'institutrice et continue une formation à niveau lycée pour améliorer son statut. Plus généralement, les femmes occupent des emplois d'institutrice, d'agent de santé ou d'agent de service dans les écoles, parfois d'employée domestique chez des riches propriétaires. La double activité est d'autant plus courante qu'elle rencontre les objectifs des jeunes filles mis en évidence dans les schémas des discours de jeunes filles : elles peuvent ainsi sortir de la sphère domestique et participer directement à la vie de la famille en y apportant un revenu. Plus valorisant, cette position leur permet de négocier leur place dans la famille, en particulier quant au nombre d'enfants.

La double et la pluriactivité constituent donc des moyens de réponse à la volonté de stabilisation des jeunes agriculteurs. Or, il ne s'agit là que d'un phénomène observé ; dans la mesure où il est peu probable qu'il ait une exacte adéquation entre les aspirations à la pluriactivité et la disponibilité d'emplois, ces aspirations doivent être encore supérieures à la réalité observée. De plus, si tous les jeunes ne peuvent pas eux-mêmes obtenir un emploi non-agricole, il semble bien que, à la différence de leurs parents, ils orientent les stratégies familiales vers l'éducation secondaire, réorientation qui s'accompagne d'une réduction drastique du nombre d'enfants.

Réduction du nombre d'enfants et changements de perspective pour leur futur

On a vu que la réduction du nombre d'enfants était un souhait couramment exprimé par les femmes dans leurs entretiens. Lorsqu'il n'y a pas de conflit avec le mari, cela peut être assez simple. Mais cela peut, dans d'autres cas, poser d'importants problèmes. Ce conflit se retrouve dans plusieurs couples à la vie privée desquels nous avons eu accès. C'est le cas avec le couple suivant (qui n'a que deux enfants) :

> *" Enquêteur : Vous vouliez avoir plus d'enfants ?*
>
> *" José Bahiano : Oui, je voulais, parce que j'aime beaucoup les enfants. Alors quand on s'arrête [d'avoir des enfants], les deux que l'on a grandissent, ils deviennent petits garçons, et ils commencent à avoir honte de nous, il n'y a plus cette tendresse particulière [carinho espécial], on a toujours eu un dialogue depuis petit, mais on remarque qu'ils commencent déjà à avoir honte de nous embrasser, d'aller dans nos bras, ils se cachent la figure. Ils se croient déjà adultes, et ils nous fuient. Et nous, on aime les enfants, on aime les toucher, les sentir, les embrasser… j'ai toujours voulu qu'elle ne fasse pas la ligature [des trompes] pour qu'il soit toujours possible que, quand on le décide, arrive une grossesse ; pas sans l'attendre, pas une grossesse inattendue, mais une grossesse que l'on a décidée, pour qu'il soit toujours possible d'avoir un autre fils. Mais ça n'a pas été possible.*
>
> *" Enquêteur : Comment faites-vous pour planifier ?*
>
> *" José Bahiano : [Silence] Bon, on pense comme cela… ce fils, Junho, est né alors que nous étions mariés depuis un an… alors on a planifié la chose suivante : on veut un autre fils quand Junho aura 3 ans, parce qu'il est déjà grand, ou 4 ans. De cette manière il pourra surveiller l'autre pendant que sa mère fera les choses à la maison et ira à l'école (…) Mais bon des fois on oublie le contraceptif pour éviter la grossesse, on faisait avec la petite table, toute cette histoire, parce que des fois le médicament elle ne se sentait pas très bien avec le médicament, alors on a utilisé la méthode suivante : durant la période fertile on devait observer un temps sans avoir de relations sexuelles, jusqu'à ce que passe la période fertile pour qu'il n'y ait pas de grossesse. Et toujours on a fait ainsi. Mais bon un jour, des fois, on… parce que je sens bien ce que je t'ai déjà dit, je suis quelqu'un en bonne santé, grâce à Dieu, parce que je suis encore jeune, et je suis un homme pour une femme à n'importe quel moment (…) Alors rien ne me manque de ce côté-là, je suis quelqu'un c'est comme si j'avais 18 ans ou 14 ans. Je me sens ainsi, comme si j'avais toute l'énergie d'un jeune homme. Oui ? C'est pour cela, je pense que je suis un homme très fort de ce point de vue.*
>
> *" Enquêteur : Donc vous n'avez pas réussi à respecter la table, n'est-ce pas ?*
>
> *" José Bahiano : Ah oui, j'ai oublié de quoi on parlait. C'est pour cela, des fois on… bon elle a dit comme cela : " Non, on ne peut pas avoir des relations sexuelles, parce qu'on va avoir un autre enfant, et l'autre est encore petit, il ne peut pas s'occuper d'un autre ". Mais j'ai dit : " Mais non, tu as déjà passé la période, tu as perdu le compte, tu n'as pas compté les bons jours ". Elle a dit : " Je le sais mieux que toi " ; mais je ne l'ai pas cru et… j'ai insisté, n'est-ce pas, et elle, pour ne pas me contrarier peut-être, elle a accepté. Alors bon... on a enfoncé un clou, un autre est venu, quand Junho a eu deux ans José Neto est né. "*

Ce long passage d'entretien montre bien comment un couple décide de contrôler son nombre d'enfants. Deux méthodes principales : la plus radicale consiste à faire une ligature des trompes une fois que le nombre maximal d'enfants souhaité a été atteint. Mais cette opération, par son caractère définitif, n'est pas toujours acceptée et fait l'objet d'un conflit entre un mari et sa femme. Ici, elle a eu lieu " pour des raisons médicales " dira le mari, plein de regrets. L'autre moyen, utilisé pour contrôler les naissances jusqu'à la ligature des trompes, est la contraception : on apprend dans cet extrait que l'usage de la pilule est assez répandu, mais parfois les agriculteurs lui préfèrent une méthode fondée sur l'observation des périodes fertiles. Sans être complètement fiable, ce type de méthode permet un certain contrôle de la natalité. Mais dans ce cas, l'usage de contraceptifs

doit être accepté par le mari et par sa femme, et pas uniquement par l'un des deux. Lorsque l'accord n'est pas franc, qu'il y a dans le couple un conflit sur le nombre d'enfants, il peut donner lieu à des " erreurs " du type de celle observée ici : le mari a eu des rapports sexuels avec sa femme, contre la volonté de cette dernière (elle s'est contentée " d'accepter ") qui voyait au moment du rapport un risque de grossesse.

Si la réduction du nombre d'enfants fait l'objet de conflits dans le cas de couples où la femme est en rupture avec un mari traditionnel, elle est bien assumée dans d'autres cas par les deux membres du couple. Cela explique l'importance du phénomène de réduction de la natalité : Philippe Hamelin (1992) a montré que le nombre moyen d'enfants par femme est en chute importante. En 1990, la fécondité des femmes de plus de 55 ans était supérieure à 8,5 enfants par femme, ce chiffre tombe à 5.6 enfants par femme pour celles qui avaient 30 et 35 ans. Il était très difficile en 1990 de savoir si cela révélait une réduction du nombre d'enfants ou un simple retard dans la vie procréative des femmes ; notre échantillon, malgré ses limites (il est loin d'être aussi complet que celui de Philippe Hamelin), permet d'aller dans le sens d'une réduction du nombre d'enfants. En effet, nous constatons sur les 18 familles de jeunes agriculteurs rencontrées que seules deux familles ont 5 et 6 enfants, deux en ont 4 et les autres ont ou souhaitent avoir entre 1 et 2 enfants (la ligature des trompes étant un moyen pour atteindre cet objectif). Or, cette chute du nombre d'enfants est d'autant plus spectaculaire que ces jeunes ont entre 6 et 15 frères et sœurs. Cela signifie, par rapport aux dynamiques d'avancée du front pionnier, que réduire le nombre d'enfants résout la crise foncière : un père n'est plus obligé de diviser sa terre en de nombreux lots, et n'a donc plus besoin d'aller dans une zone de colonisation nouvelle pour fournir de la terre à ses enfants.

Ce phénomène est d'autant plus évident que les parents ne souhaitent même plus que leurs enfants soient agriculteurs. La baisse du nombre d'enfants s'accompagne le plus souvent de discours semblables à celui-ci :

> *" Enquêteur : Et vous voulez plus d'enfants ?*
>
> *" Milton : Rapaz, je crois que l'on va s'arrêter là. Mon épouse n'a pas encore été opérée, moi non plus, mais 4 fils, je pense que c'est suffisant.*
>
> *" Enquêteur : C'est suffisant ?*
>
> *" Milton : Oui, je pense que oui. La crise dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, on... il y a des gens qui ont beaucoup d'enfants, mais ils n'ont pas les moyens de leur donner des études, de s'en occuper. Moi, je donne des études à mes enfants… et je vais voir si je suis… je vais leur donner des études tant que je le pourrai, mais on ne peut pas tout faire pour eux parce qu'on n'a pas les moyens, n'est-ce pas ? Si c'est de la volonté de Dieu aussi… "*

Ce discours fait clairement apparaître, comme le montrait Philippe Ariès dans le cas français (Ariès, 1979), que la réduction du nombre d'enfants s'accompagne d'une concentration des efforts sur les enfants qui existent pour leur assurer le meilleur futur possible, ce qu'un autre jeune qualifiera par l'expression " moins d'enfants pour mieux s'en occuper ". Or, " mieux s'en occuper " signifie les faire étudier, les destiner à autre chose que l'agriculture : c'est donc souvent à une sortie de l'agriculture paysanne que l'on assiste avec une réduction du nombre d'enfants.

L'augmentation moyenne du niveau scolaire montre que ces stratégies deviennent réalité : alors que rares sont les agriculteurs âgés de plus de 50 ans qui savent lire et écrire, tous les jeunes ont un niveau au moins de fin d'école primaire : certes, le niveau des écoles rurales n'est pas bon, mais cela constitue déjà une nouveauté. Cela va plus loin encore, car si la très grande majorité des jeunes ont une école primaire à proximité, il est beaucoup plus difficile pour eux d'aller étudier dans un collège, qui nécessite souvent un déplacement vers la ville. Mais 33 % des jeunes de moins de 35 ans des 294 jeunes de notre échantillon qui ont définitivement terminé leurs études ont réussi à étudier au moins deux ans au collège. On observe donc une augmentation moyenne du niveau d'étude.

Conclusion

Les jeunes filles nous semblent être à la pointe, voire à l'origine, d'un mouvement social qui se traduirait par un refus de migrer vers un nouveau front pionnier, mouvement qui s'accompagne logiquement d'un développement du salariat chez les jeunes, de la double et de la pluriactivité, d'une réduction du nombre d'enfants et de l'augmentation du niveau moyen d'éducation. Si la migration était logique dans le système paysan, la sortie de ce système, décelable dans les discours, se traduit par une nouvelle appréciation des coûts de la migration. Alors que ceux-ci n'étaient pas pris en compte au regard de la nécessité de la reproduction d'un mode de vie paysan, la rupture par rapport à ce système implique de la part des jeunes filles une perception différente de la migration, évaluée négativement.

Cela traduit et implique tout à la fois un changement profond dans l'agriculture paysanne, à trois niveaux : la réduction du nombre d'enfants, les nouvelles situations désirées pour eux, et le développement de la double et de la pluriactivité. Or, ces changements profonds sont impulsés par les personnes les plus à la marge de la société paysanne : les jeunes, et en particulier les jeunes filles. Si des ruptures sont décelables dans les discours des jeunes garçons, celles-ci sont plus nettement affirmées chez les jeunes filles qui, sur cette base, prennent des décisions pour leur futur qui remettent profondément en question les relations à l'intérieur du couple et, partant, à l'intérieur de l'agriculture paysanne.

Les discours apparaissent donc comme les marqueurs de changements plus généraux, permettant d'identifier des innovations discrètes, des changements à la marge qui méritent d'être appuyés. Mais dans les cas que nous avons étudiés, ces changements sont fragiles : ils impliquent que les jeunes filles réalisent des ruptures profondes et entrent en conflit contre leurs parents ou maris ; en remettant en question un ordre établi, elles se heurtent à des résistances passives ou actives, d'où les pleurs qui ont ponctués la plupart des entretiens. Ces pleurs traduisent la grande fragilité de ces situations et montrent la nécessité d'un appui, sous une forme qui reste, localement au moins, à inventer, pour soutenir ces innovations discrètes.

Bibliographie

ALBALADEJO, C. (2003), " Cycle de vie des familles et évolution de la frontière agraire à Misiones, Argentine ", in La construction sociale locale du territoire dans les régions du Sud en profonde mutation, Arnauld de Sartre, X. & Albaladejo, C., Dir., Cahiers de Médiations, Toulouse : UMR Dynamiques Rurales INRA-SAD, sous presse.

ALBALADEJO, C. (2002), " Une Argentine discrète... L'intégration sociale et territoriale des innovations des agriculteurs familiaux dans le district de Saavedra (Pigüé), Argentine ", in Des paysans qui gagnent, Tulet, J.C., Dir., Paris : Editions du CNRS, pp. 1-18.

ARNAULD DE SARTRE, X. (2003 a), " Agriculture familiale en front pionnier amazonien : la sédentarisation en question ", Nature Sciences Sociétés, Vol. 11, pp. 158-168.

ARNAULD DE SARTRE, X. (2003 b), " Installation en agriculture, reproduction de l'agriculture familiale et avancée de la colonisation en situation de front pionnier amazonien ", in La construction sociale locale du territoire dans les régions du Sud en profonde mutation, Arnauld de Sartre, X. & Albaladejo, C., Dir., Cahiers de Médiations, Toulouse : UMR Dynamiques Rurales INRA-SAD, sous presse.

ARIÈS, P. (1979), Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIIIème siècle, Paris : Le Seuil, 414 p.

BRASS, T. (2002), " Latin american peasants - new paradigms for old ? ", The Journal of Peasant Studies, Vol. 29, no 3, pp. 1-40

DEMAZIÈRE, D. & DUBAR, C. (1997), Analyser les entretiens biographiques, Paris : Nathan, 350 p.

DROULERS, M. (2001), Brésil : une géohistoire, Paris : Presses Universitaires de France, 306 p.

Dubar, C. (2001), La crise des identités. L'interprétation d'une mutation, Presses Universitaires de France, Paris, 239 p (Le lien social).

Garcia, A. R. (1983), Terra de trabalho, Rio de Janeiro : Editora Paz e Terra, 236 p.

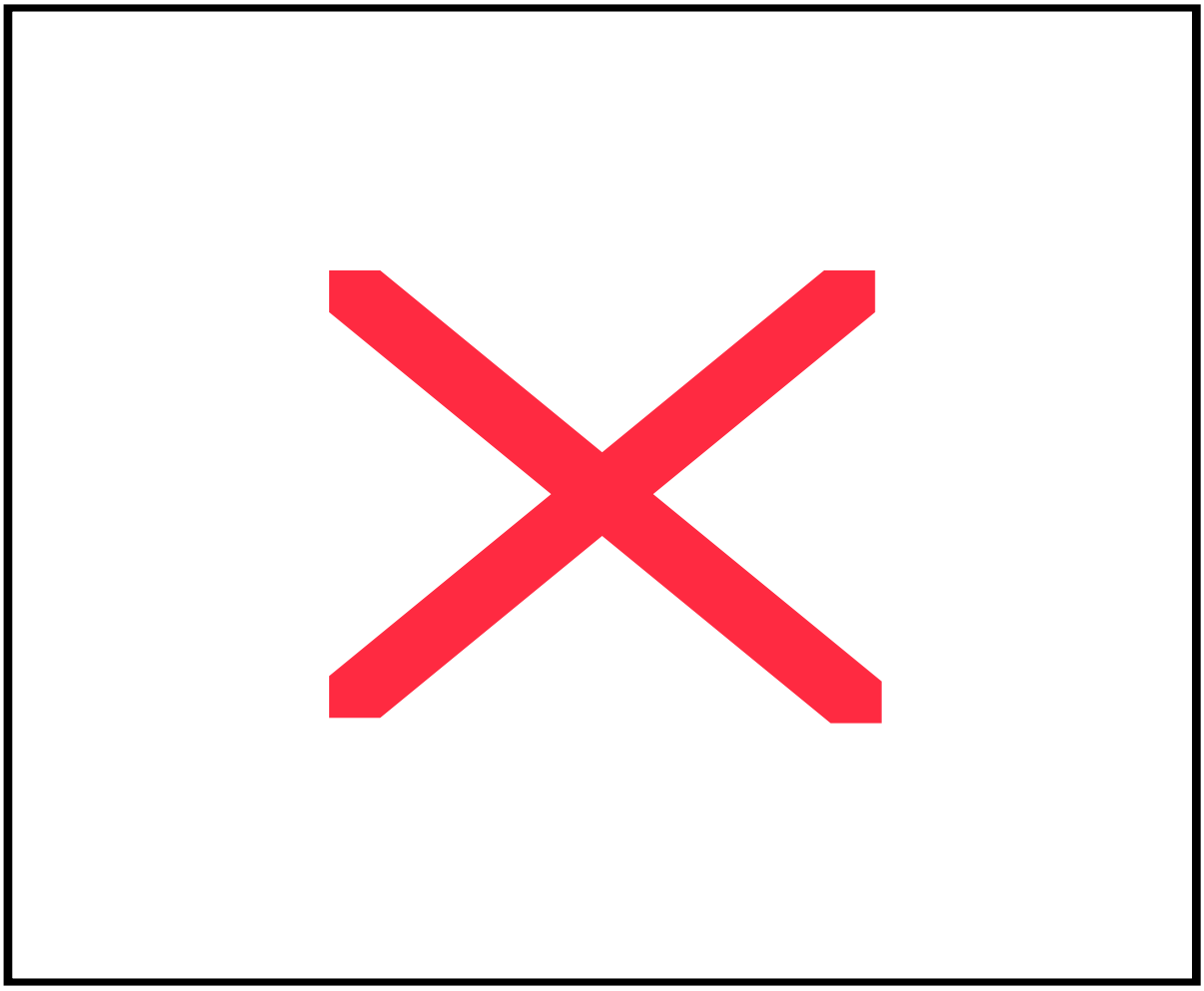
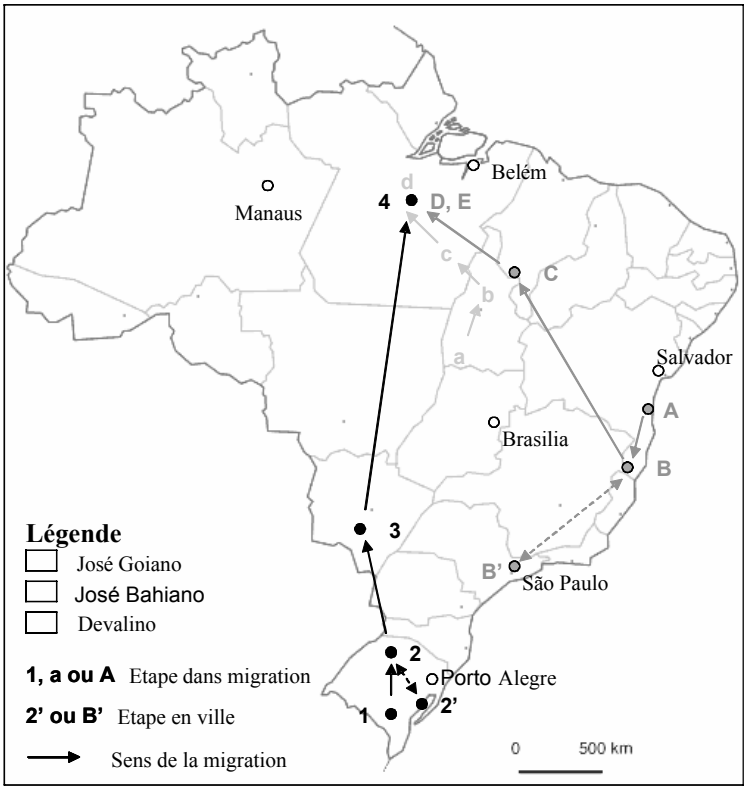
HAMELIN, P. (1992), " Mutation au Brésil. Vue d'Amazonie ", Cahiers des Sciences Humaines, Vol. 28, no 4, pp. 727-748.

LE BORGNE - DAVID, A. (1998), Le salariat plutôt que la malaria. Les migrations paysannes du Sud-Brésil vers l'Amazonie, Paris : L'Harmattan, 225 p.

Martins, J. S. (2002), " Representing the Peasantry? Struggles for/about Land in Brazil ", The Journal of Peasant Studies, Vol. 29, no 3, pp. 300-335

WEBER, M. (1921), Economie et société, Paris : Plon, 650 p. (Collection Agora, 1967)

Carte 1. Localisation du front pionnier de la Transamazonienne



Carte 2 : Itinéraires migratoires de trois familles d'agriculteurs